

Leonardo Padura : « Cuba est mon pays c'est chez moi ».



Francis Sánchez | Matanzas | 16 Oct 2015 - 5:43 am.

Lors d'un colloque en son hommage, le romancier a parlé de son sens de la liberté, du manque de critiques, à Cuba, à l'égard de ses livres et de la prochaine affaire de l'enquêteur Mario Conde. C'est ainsi que l'écrivain Leonardo Padura s'est exprimé, non sans une certaine gêne, à la fin d'un colloque réunissant ses collègues et amis Francisco López et Arturo Arango, ainsi que l'académicienne nord-américaine Marilyn Miller, qui sont intervenus au sujet de sa vie et son œuvre.



Comme si il plaisantait, il a dit qu'il avait parfois l'envie d'interrompre la discussion pour préciser qu'ils étaient peut-être en train de parler de quelqu'un d'autre. Le colloque d'hommage s'est tenu devant une salle comble- au théâtre Mirón Cubano, dans le cadre de la rencontre littéraire organisée par la Fondation de la Ville de Matanzas, à laquelle le romancier a participé aussi pour y recevoir le Prix Honorifique *Fundación* de la ville de Matanzas. Parmi les activités les plus intéressantes on compte la projection du film *Retour à Ithaque* du cinéaste français Laurent Cantet, sur un scénario de Leonardo Padura à partir de la trame de son roman, *Le roman de ma vie*.

« Je ne suis pas à mi-chemin entre deux lieux ; Cuba, c'est chez moi » Cuba c'est mon pays. A –t- il déclaré avec emphase, lui qui a toujours regretté de devoir répondre continuellement à des

questions que l'on ne pose généralement pas à d'autres écrivains, sur des sujets politiques et sur le simple sentiment d'appartenance à sa patrie.

Quelque temps avant, Marilyn Miller avait présenté un résumé des catalogages extra littéraires que l'auteur a subi ces derniers temps- accusé, paradoxalement, à la fois de « trop critique » par une partie de l'encadrement officiel et de tout le contraire par les voix dissidentes- pour essayer de situer cet illustre habitant du quartier de Mantilla parmi les typologies créées par Arturo Arango pour rendre compte des différents degrés qu'a un écrivain cubain de « rester » ou de « s'exiler », comme par exemple, le genre « d'exil doux » qui touche ceux qui peuvent sortir du pays et y revenir. « Quand je voyage ça ne dépasse généralement pas une vingtaine de jours, et je le fais en raison des contraintes propres aux écrivains, avec les éditeurs, la presse... », a argumenté Padura.

Pour López Sacha le personnage de Mario Conde est le plus grand mythe qu'ait produit la narration cubaine depuis Cecilia Valdès, en effet n'importe quel cubain peut savoir de qui il s'agit même sans avoir lu l'un des romans policiers dont ce détective exceptionnel est le héros. Et dans le grand partage littéraire de La Havane, selon López Sacha, tandis que Carpentier s'est emparé de l'histoire des siècles fondateurs, Lezama Lima s'est attaché à une ville de La Havane plus poétique ou traditionnelle, et Guillermo Cabrera Infante a gardé pour lui les lieux de la vie nocturne et bohème, Padura s'est approprié les quartiers ouvriers et marginaux.

A la fin du colloque le public a été invité à participer au Samedi du Livre. Il y avait bien peu de chaises installées au milieu d'une rue fermée à la circulation pour la présentation du livre (*A)cercando a Padura*, essai de José Antonio Michelina, et pour écouter l'écrivain lui-même se défendre face à une série de questions pointues- philosophiques et tranchantes- préparées pour l'occasion par le poète Álex Fleites.

Face à la question « Est-ce que tu considères que tu es un homme libre ? », il a répondu : Je crois que j'ai pu profiter d'une liberté maximum possible au vu des conditions à Cuba. Je suis un écrivain indépendant [...], j'écris ce que j'ai besoin d'écrire, mes livres sont publiés hors de Cuba mais aussi à Cuba, et je crois que tout cela vient du fait que j'ai été un travailleur cohérent et persévérant tout au long de ces années, et j'ai préservé une condition de citoyen et d'artiste à laquelle j'ai toujours essayé de rester fidèle...

Álex Fleite a fait remarquer : « Bien que on t'ait décerné le Prix National de Littérature pour l'ensemble de ton œuvre, et que tous tes romans aient reçu le Prix National de la Critique, je n'ai connaissance d'aucune critique faite par des auteurs cubains dans la presse cubaine Comment te l'expliques tu ?

Ce à quoi Padura a répondu : Le fait est que nombreux sont mes livres qui n'ont fait l'objet d'aucune critique, mais gagnent le Prix National de la Critique, c'est ce qui vient de se passer avec *Hérétiques*. Et je pense que c'est parfois par paresse, ou par manque d'espaces réservés à la critique ou encore parce que certains critiques craignent de s'exprimer au sujet d'un livre qu'ils jugent susceptible de poser problème.

Il y a peu de temps, Lucia [épouse de Padura] au cours du tournage d'un documentaire de soutien à la série de Mario Conde- elle est en cours de montage, sa sortie est prévue l'an prochain, et j'espère que le public cubain pourra la voir non seulement à travers El Paquete, mais aussi à travers des médias civilisés et légaux, et qu'il y aura même des critiques sur la

série dans certains journaux, même si elle est mauvaise , mais que la critique existe- s'est dirigée vers une personne et lui a demandé : Pouvez-vous me parler de Leonardo Padura ? Ce à quoi cette personne a répondu : « Non, interrogez-moi sur quelqu'un d'autre mais ne me questionnez pas sur Padura ». Comme si parler de moi était presque un délit dans ce pays. La suite de la réponse était : « Parce que en tant que fonctionnaire je dois préserver mon statut ». C'est éloquent. Je crois que c'est là une des raisons qui expliquent le manque de critique sur mon œuvre ici à Cuba contrairement à ce qui se passe dans les autres pays où sont publiés mes livres.

Invité à citer les trois choses qu'il regrettait le plus et trois choses positives du quartier de Mantilla, sa réaction n'en a pas été moins intéressante et révélatrice tant par ce qui est remonté à sa mémoire que par ce qu'il n'a pas réussi à exprimer dans le court laps de temps qui lui était imparti.

« Je regrette l'odeur du pain. Quand j'étais petit le pain sentait le pain. Maintenant dans la boulangerie à côté de chez moi ça sent n'importe quoi. Cette odeur de pain je ne l'ai jamais retrouvée, elle n'existe plus, et je m'en souviens bien. Après cette perception sensorielle qui le ramenait loin en arrière, il a continué à mentionner, dans cet ordre : « Le trajet du bus 4, et l'ambiance qui régnait à l'entrée de la maison de mes grands-parents quand j'étais enfant, tous les oncles et cousins s'y retrouvaient, c'était en face du dépôt du 4, cet endroit était comme l'épicentre du quartier, tous passaient par là, saluaient, mes oncles, partaient en courant pour conduire la guagua, mon père travaillait aussi à ce dépôt... »

Cependant, l'auteur prolifique allait devoir nous laisser sans avoir donné sa liste d'éléments heureux de la réalité, sans parvenir à énumérer trois choses positives aujourd'hui de son quartier. « C'est plus difficile » a – t-il balbutié tout en pensant à voix haute. « Laisse –moi encore réfléchir et ensuite je te le dis » a-t-il finalement répondu alors que l'assemblée riait complice. Un ensuite qui sera finalement oublié.

Concernant le prochain roman auquel il travaille, situé lui aussi, naturellement et par choix, à Cuba, et dont l'intrigue est policière, il a annoncé, que cette fois –ci le crime serait le vol de quelque chose qui ressemble à « una Virgen de Regla » et c'est Mario Conde qui revient pour suivre l'affaire.

Une histoire qui remonte à la période Médiévale au nord de l'Espagne et qui concerne les quartiers des émigrés orientaux dans le secteur de San Miguel del Padrón, qui vivent dans un profond dénuement véritablement inconcevable dans une société comme celle de Cuba.

Léonardo Padura est devenu le second cubain à recevoir le Prix Princesse des Asturies, appelé avant Prince des Asturies- le premier fut décerné à un habitant de Matanzas, le sauteur en hauteur Javier Sotomayor- distinction qu'il recevra prochainement.

http://www.diariodecuba.com/cultura/1444942750_17527.html